

Les combats de Juillet 1793 en Vendée



Combats du Moulin-aux-Chèvres : 3 juillet

Première bataille de Châtillon : 5 juillet

Bataille de Martigné : 15 juillet

« Le grand choc de Vihiers » : 18 juillet

Combats des Ponts-de-Cé : 26-28 juillet

Thierry LEGRAND © 2020

Planète Napoléon

- IV -

**Tentatives
vendéennes
contre Angers**

INTRODUCTION

1- La position stratégique des Ponts-de-Cé

Les tentatives républicaines pour reprendre pied dans le territoire insurgé en juillet se sont donc soldées par deux échecs cinglants : à Châtillon le 5 juillet, puis à Vihiers le 18. Les deux divisions, de Niort et de Saumur-Tours, ne sont alors plus aptes à l'offensive. Elles vont attendre les renforts promis : ce sera « l'Armée de Mayence » dont l'avant-garde était aux ordres du général Kleber et qui arrivera à Nantes fin août-début septembre.

De plus les défaites ont fait « valser des têtes » : le duc de Biron est rappelé à Paris, destitué et arrêté. Il sera exécuté en décembre de cette année 1793. C'est le général Rossignol qui va le remplacer le 24 juillet, nomination confirmée par décret de la Convention le 27 juillet et devenue effective le 31 juillet. Berthier et Dutruy vont être convoqués à Paris eux aussi, et Berthier sera destitué (il ne reprendra du service qu'en 1795). La Barollière, commandant à la place de Duhoux à Vihiers, va démissionner le 30 juillet.

Finalement, après « le grand choc de Vihiers », c'est l'Armée catholique et royale qui a l'initiative. Nous ne nous occuperons pas des deux batailles de Luçon, des 30 juillet et 14 août, car elles dépassent le cadre de notre étude qui s'est attachée à suivre les tentatives d'incursions des Républicains en Anjou et Haut-Poitou et donc les faits et gestes de l'Armée catholique et royale de l'Anjou et du Haut-Poitou.

Par contre, il nous reste des affrontements à relater : il s'agit des combats de Mûrs-Erigné et des Ponts-de-Cé, les 26-28 juillet.

Comme nous l'avons vu, après la déroute de Vihiers, les soldats de la division de Saumur prirent la fuite et on eut bien du mal à les arrêter. Selon La Barollière, les restes de la division allèrent principalement se réfugier sur Chinon et même jusqu'à Richelieu. Ces constatations sont corroborées par le général Turreau qui écrivait dans ses Mémoires : « on chercha à rallier l'armée à Chinon, c'est-à-dire à 15 lieues du champ de bataille, et, trois jours après l'action, il ne s'y trouva que 4.000 hommes. »

Dans un rapport, La Barollière explique que le 26 juillet, soit une semaine après Vihiers, il y a sous les armes, quatre bataillons et demi avec quelques cavaliers à Angers et aux environs des Ponts-de-Cé ; trois autres bataillons, une division de gendarmerie et 150 cavaliers sont à Saumur. Le reste écrit-il, se réorganise aux environs de Chinon.



**Charles Melchior Artus de Bonchamps
(1760-1793)**

Après Vihiers, les Vendéens, eux, respirent. C'est le moment des moissons et le retrait de l'ennemi leur permet de poser les armes pour reprendre faux et fourches. Cependant, ce n'est pas le cas des soldats-paysans des compagnies régulières de Bonchamps. Après Vihiers, ils sont retournés dans leur camp près de Cholet. Mais au bout de deux jours, c'est l'effervescence, dans les compagnies bretonnes essentiellement, réputées pour être de fortes têtes. On a écrit qu'ils s'ennuyaient ; d'autres ont donné pour cause de l'agitation, la solde payée normalement sur les deniers de Bonchamps et qui tardait à venir. Toujours est-il qu'on avertit le marquis que ses compagnies bretonnes se sont mutinées. Ce dernier était à Jallais pour soigner sa vilaine blessure reçue à Martigné. Il

accourt cependant et sa seule présence rétablit la discipline. La marquise de Bonchamps écrit que son mari profita de l'enthousiasme revenu, pour diriger ses compagnies contre les Ponts-de-Cé, qui était le verrou interdisant aux Royalistes angevins, à la fois la ville d'Angers et la rive droite de la Loire. Bonchamps avait toujours en tête son projet d'expédition au nord de la Loire pour donner la main aux insurgés du Maine, de la Bretagne, voire de la Normandie.

Les Républicains connaissaient évidemment l'importance stratégique de la position des Ponts-de-Cé : c'était en effet le seul endroit entre Nantes et Saumur où l'on pouvait traverser la Loire par des ponts. Il s'agissait d'ailleurs de trois ponts successifs reliant les deux rives du fleuve et s'appuyant sur deux îles, celle de Saint-Maurille et celle du Bourg. Ces ponts partaient au sud, de la butte d'Erigné et arrivaient sur la rive nord, à Saint-Aubin. Le premier pont traversait le Louet, affluent de la Loire ; les deux autres enjambaient le fleuve.

2- Forces républicaines

Le dispositif défensif des Ponts-de-Cé reposait bien sûr d'abord sur la position défensive que constituait le goulot d'étranglement des ponts eux-mêmes. Mais les Républicains avaient aussi installé des positions défensives sur la rive sud de la Loire aux abords des ponts. Outre divers avant-postes, ces positions étaient constituées d'une redoute non loin de l'embranchement des routes venant de Brissac et de Cholet. On y avait ajouté des retranchements installés sur deux hauteurs bordant le Louet : à la butte d'Erigné (ou Roche d'Erigné), où se trouvaient plusieurs moulins et qui jouxtait le premier pont à l'est ; et à la Roche-de-Mûrs, plus vaste, mais située à environ deux kilomètres à l'ouest de l'entrée du pont.

Les forces envoyées par le général Duhoux, pour tenir ce verrou défensif étaient aux ordres du général de brigade provisoire Descloseaux et se composaient du 1^{er} bataillon de Jemappes (620 h), du 6^e bataillon de Paris de 2^e formation dit « du Luxembourg » (400 h) et du 8^e bataillon de Paris de 2^e formation dit « 2^e des Lombards » (650 h), chacun ayant deux pièces de 4.

Le lieutenant-colonel Bourgeois, commandant-en-second du bataillon « des Lombards », reçut l'ordre d'aller occuper la position escarpée de la Roche-de-Mûrs avec son bataillon dès le 20 juillet, et d'y établir son camp. Le bataillon fournit en outre plusieurs avant-postes.

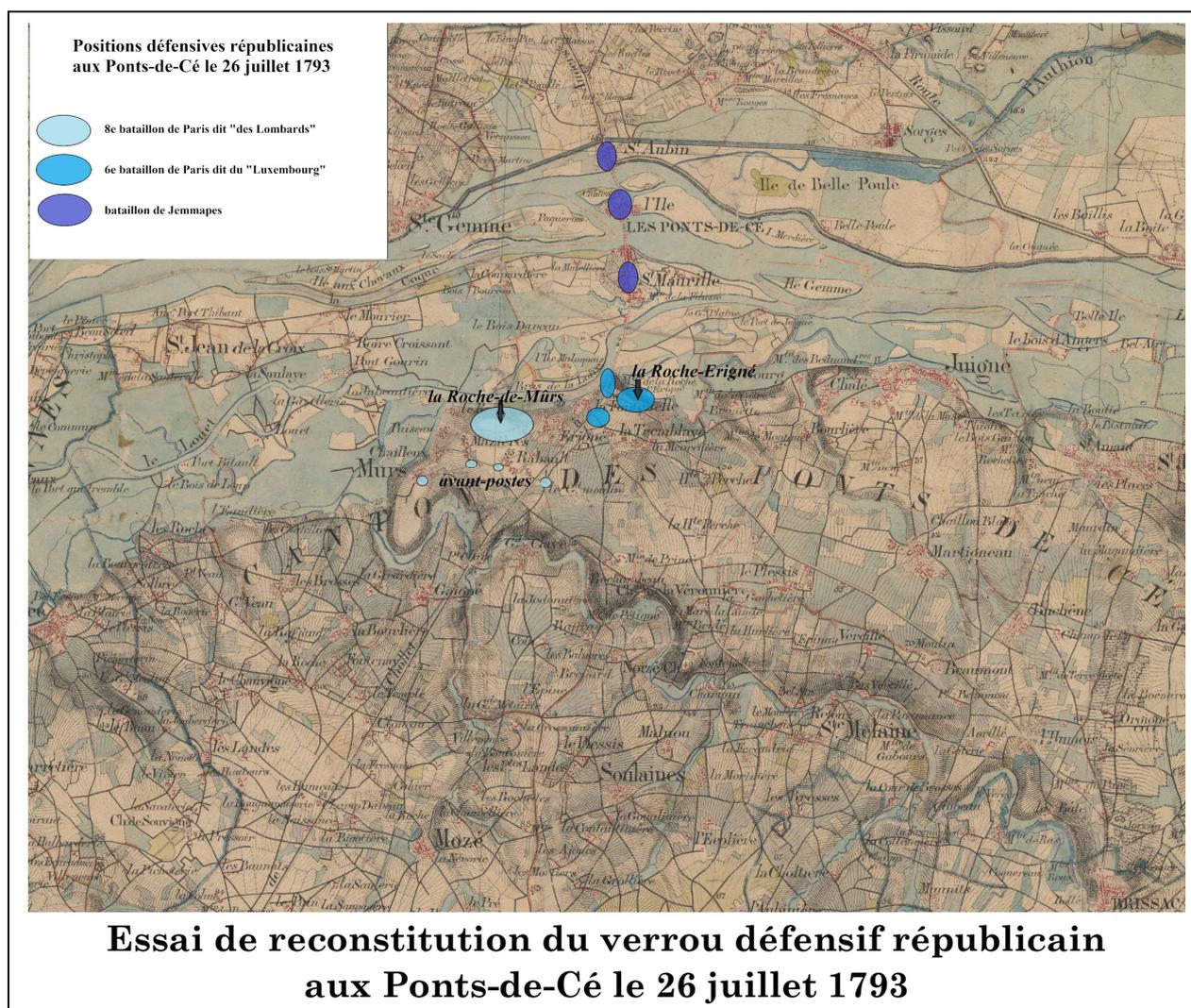
Des rapports républicains relatent que, le 22 juillet, une forte troupe royaliste d'environ 700 hommes fut repérée par une patrouille à proximité du bourg de Mozé, à cinq kilomètres environ d'Erigné. L'alerte lancée, une colonne de 1.200 hommes quitta les Ponts-de-Cé et chassa sans mal les Vendéens.

Deux jours plus tard, le 24 juillet, sur ordre de Duhoux, le lieutenant-colonel Bourgeois fit une reconnaissance sur le bourg de Denée, situé à 5 kilomètres de sa position. Il emmena avec lui quatre-vingts hommes, mais à l'approche du village, seul huit consentirent à le suivre jusqu'au bout. Forcé à la retraite par la présence d'insurgés, il peut l'effectuer sans perte mais les Vendéens s'avancent ce jour-là jusqu'à Mûrs. Les Ponts-de-Cé furent mis à nouveau en alerte, mais l'affaire resta sans suite.

Qu'en est-il des dispositions exactes des forces républicaines ?

Dans son livre « la Vendée en 1793 », François Grille écrit que le 6^e bataillon de Paris était à la Butte d'Erigné et fournit le détachement occupant la redoute en avant d'Erigné. Cependant, Nicolas Poincenet, un soldat du 8^e bataillon de Paris, révèle dans un manuscrit écrit entre 1816 et 1819, que « notre bataillon passa les Ponts-de-Cé et alla camper sur la Roche-de-Mûrs située à un demi quart de lieue des Ponts-de-Cé. [...] on mit

cent hommes de garde à la Butte d'Erigné ». Dans une lettre écrite pour répondre aux accusations formulées contre leur 8^e bataillon de Paris à l'occasion de cette journée du 26 juillet, le colonel Des Londes et son second, le lieutenant-colonel Bourgeois, écrivirent que le 26 juillet, « à sept heures et demie, la garde s'assemble au nombre de cinquante hommes, une partie va, comme à l'ordinaire, occuper le poste des moulins ». En fait, s'il existait des moulins à la Butte d'Erigné, il en existait aussi au lieu-dit Rabault, sur la route allant des Ponts-de-Cé à Cholet. Sans doute que la Butte d'Erigné fut confiée à la garde du 6^e bataillon de Paris. Par contre, difficile de savoir à quel bataillon fut confiée la garde de la redoute à la croisée des routes de Cholet et Brissac. Selon François Grille, il y avait 150 hommes à la Butte d'Erigné et 150 également affectés à la garde de la redoute.

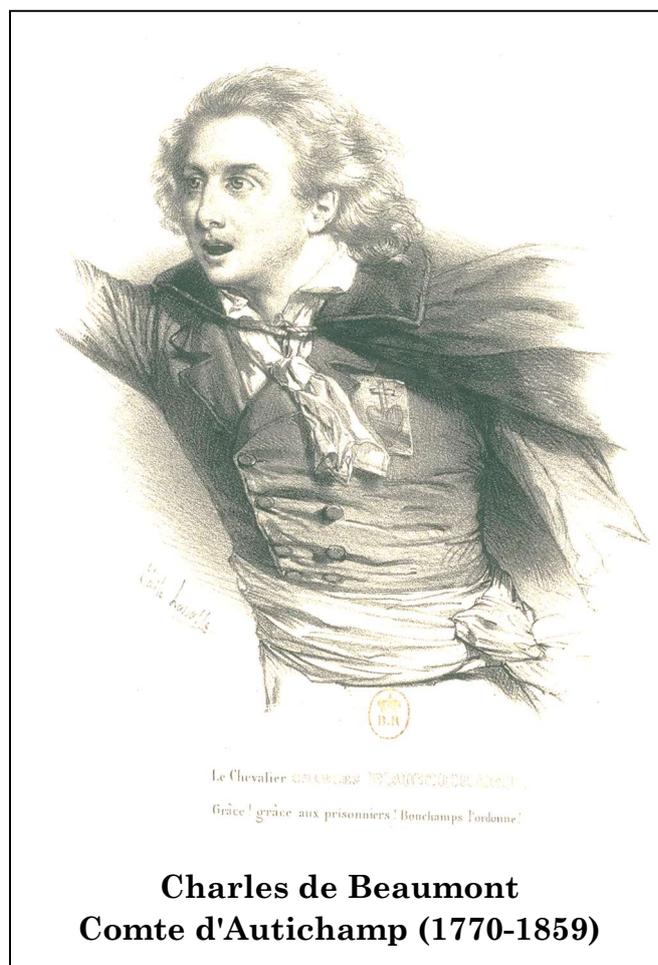


Il est fort probable que le 6^e bataillon de Paris eut comme mission, en plus de tenir la Butte d'Erigné, la garde du premier pont enjambant le Louet. Quant au bataillon de Jemappes, il est noté présent à Angers par François Grille dans son ouvrage. Mais il parle aussi d'un bataillon de ligne présent au bourg des Ponts-de-Cé, avec son chef au château et des compagnies à Saint-Aubin et Saint-Maurille. Nulle part ailleurs il n'est fait

mention de ce bataillon de ligne, il s'agirait peut-être du bataillon de Jemappes.

3- Forces vendéennes

Côté vendéen, ne pouvant pas mener lui-même ses troupes au combat à cause de son état, Bonchamps les confia à son cousin Charles d'Autichamp. Sans doute, se joignirent à eux des paysans des environs des Ponts-de-Cé. L'abbé Deniau explique que les paroisses d'Erigné et de Saint-Maurille, cette dernière dépendante des Ponts-de-Cé étaient du parti royaliste. Au contraire celles de Mûrs et de Saint-Aubin étaient patriotes. Le conseil supérieur royaliste dans une publication datée du 1^{er} août explique que les habitants de Mozé et des paroisses voisines, s'étaient mobilisés contre les soldats républicains qui tenaient garnison aux Mûrs-Erigné.



**Charles de Beaumont
Comte d'Autichamp (1770-1859)**

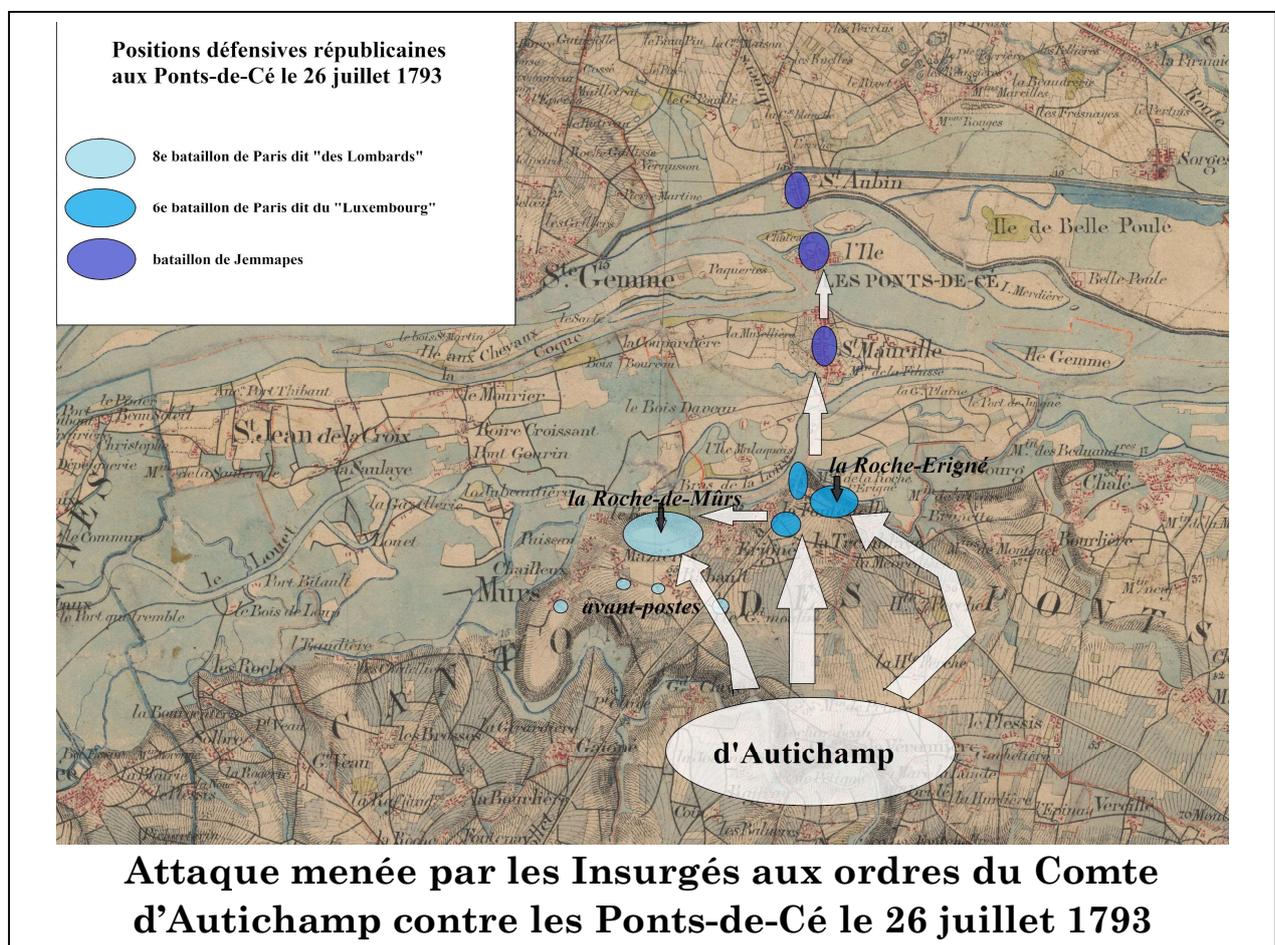
En tout cas, d'Autichamp se mit en marche le 26, recueillit donc sans doute des insurgés sur son chemin, et partagea sa troupe ainsi grossie en deux colonnes, celle de droite se divisant en deux. Si Savary parle de 10 à 12.000 combattants, la lettre du colonel Des Londes et du lieutenant-colonel Bourgeois, parle de 7 à 8.000 Vendéens. Or ils n'auraient aucune raison de minimiser le nombre des assaillants... et d'ailleurs ce chiffre correspond bien aux effectifs des compagnies régulières de Bonchamps, augmentés d'un ou deux milliers d'insurgés.

LES COMBATS

1- Combats du 26 juillet

Vers 9 heures, apparurent aux yeux des avant-postes républicains, les premiers soldats royalistes. Il fallut quelques temps pour que la première colonne vendéenne soit en position pour lancer son attaque. Elle se scinda elle-même en deux colonnes ; l'une s'élança contre la redoute et l'autre contre la Butte d'Erigné. La plupart des témoins ont écrit que les Parisiens offrirent une défense assez vive au départ, sans doute particulièrement dans la redoute, mais en l'espace de dix minutes, cette défense s'écroula bientôt, et les Bleus refluèrent en désordre vers le pont enjambant le Louet. Dans le même temps, la droite des Vendéens attaquait la Roche-Erigné. Les soldats ne tirent pas à cet endroit, ayant vu les camarades évacuer la redoute et fuir vers le pont. Serrés de près par les Vendéens, les Bleus de ce secteur refluèrent par le pont en abandonnant leurs canons.

Dans leur lettre de défense, les colonels Des Londes et Bourgeois écrivent que le 6^e bataillon de Paris fut appelé pour soutenir la ligne de défense, en particulier la redoute, mais aucun renfort n'arriva.



Galvanisée par le succès de la première colonne vendéenne, la seconde se précipita contre les retranchements tenus par le 8^e bataillon de Paris dans le camp de la Roche-de-Mûrs. En raison de la prise du pont par les Vendéens, toute retraite sur Angers était coupée aux hommes du lieutenant-colonel Bourgeois. Laissons la parole à cet officier ainsi qu'à son supérieur le colonel Des Londes, chef de ce bataillon. Ils écrivirent en effet une défense de leur unité face aux accusations de lâcheté : « Au récit véritable de ce qui s'est passé à la redoute va succéder celui qui a eu lieu au camp de la Roche-de-Mûrs. Le canon de l'ennemi se fait entendre, ainsi que celui de la redoute. Le lieutenant-colonel, qui commande, tire du peu d'hommes qui lui restent le parti le plus avantageux. Pour présenter à l'ennemi un front plus imposant, il place son monde sur une seule ligne, qu'il porte quelques pas en avant des tentes ; l'ennemi étend son front de la droite à la gauche, en formant une section de cercle, dont chaque extrémité coupe la retraite, l'une du côté du village de Mûrs, et l'autre du côté de Saint-Maurille, dont des détachements occupaient déjà plusieurs rues. Le feu de l'ennemi était supérieur tant par l'avantage que lui donnaient ses armes, composées de canardières, de carabines et de canons de fort calibre, que par sa position sur un lieu élevé, d'où les boulets tirés par des couleuvrines, passaient par-dessus notre camp, pendant que nos boulets ne pouvaient l'atteindre. Après avoir eu deux pièces démontées, la plupart des canonniers ainsi que leurs conducteurs tués ou blessés, sans chevaux, il ne restait d'autre retraite que de se précipiter du haut de la roche, traverser trois rivières à la nage, ou passer sur les ponts, au milieu du feu du village de Saint-Maurille et de la redoute où l'ennemi était déjà en bataille avec ses pièces. Le lieutenant-colonel en second, qui n'a quitté le camp qu'après avoir fait tous les efforts pour sauver le drapeau, ne s'est échappé qu'en traversant ces rivières, ainsi que les soldats qui étaient restés avec lui ; le porte-drapeau n'a pas été si heureux, il a été tué au milieu de la première, et notre drapeau s'est englouti avec lui. »

Pendant ce temps, les Vendéens poursuivirent les Bleus qui fuyaient par les ponts. Ils prirent d'assaut Saint-Maurille puis le bourg des Ponts-de-Cé et son château et parvinrent sur la rive nord de la Loire à Saint-Aubin. L'auteur Tanneguy Lehideux, qui relate la vie de Jean Terrien dit cœur de lion, officier des compagnies bretonnes de Bonchamps, explique que cet officier blanc fut fait chef de bataillon après la victoire de Vihiers. Il commandait les chasseurs de Bonchamps et fut gravement blessé lors de l'assaut contre le château des Ponts-de-Cé. Il ne pourra reprendre du service qu'à la mi-septembre lors du deuxième combat de Coron.

À Angers, la vue des soldats refluant en désordre dans la ville mit le trouble dans les autorités civiles. Cependant, elles ne voulurent pas renouveler la fuite honteuse du mois précédent. Aussi s'enquirent-ils des officiers généraux, Duhoux et Descloseaux, pour organiser la défense de la

ville. Il restait sous les armes le bataillon de la garde nationale d'Angers (416 h), celui de la garde nationale de la rive droite de la Loire (326 h) et peut-être le 5^e bataillon de la Sarthe appartenant à la mi-juillet à la brigade Santerre et qui est noté présent à Angers le 2 août. Le bataillon de Jemappes n'avait pas été entamé et sans doute avait-il retraité en bon ordre.

Toujours est-il que les généraux en question furent difficiles à trouver... Plusieurs témoignages concordent à affirmer que le général Duhoux, abandonnant ses hommes et la ville d'Angers, se sauva en direction de La Flèche et Paris et qu'il ne revint qu'une fois tout risque disparu. L'un des témoins (Vial, président du comité de surveillance et futur procureur général syndic du département de Maine-et-Loire) affirme même qu'il était saoul au moment des combats.

Pour Descloseaux, on le trouva à Angers à essayer de réorganiser les soldats en déroute. Selon ses propres dires, « désolé de voir fuir, je me suis précipité à leur tête à course de cheval. J'ai voulu les ramener au feu, mais rien. Un d'entre eux m'a porté un coup de baïonnette : heureusement il m'a percé la botte. Nous nous sommes reployés sur Angers avec le plus d'ordre qu'il nous a été possible. Le soir, j'ai rallié les troupes sur la place du Champ-de-Mars, et j'ai voulu les faire filer pour reprendre les Ponts-de-Cé. Les canons ont marché en avant. Mais quand j'ai commandé aux volontaires de les suivre, les deux tiers ont tourné casaque et courent encore. Notre position est cruelle. Point de troupes, dix pièces de canons et seulement deux compagnies pour les servir. »

Un autre témoin, Barelhier-Aubin, archiviste du district de Châteauneuf-sur-Sarthe, donne une toute autre version de l'action de Descloseaux dans une lettre du 27 juillet aux administrateurs de son district : « Je me suis trouvé avec Descloseaux, qui s'est présenté au département hier soir ; il était tellement ivre qu'il pouvait à peine prononcer. A l'entendre, l'ennemi devait être repoussé à l'instant ; il devait coucher aux Ponts-de-Cé, qu'il voulait prendre avec 200 hommes et s'ensevelir sous ses ruines ! Eh bien ! il sort après mille propos soldatesques, monte dans sa voiture (comme à l'ordinaire) et s'en va sur le chemin, s'en revient à l'instant et... couche à Angers avec son aide de camp-femme ! Voilà Descloseaux tel que je l'ai vu de mes yeux, j'ignore le reste. »

Alors qu'Angers se vidait de la plupart de ses défenseurs, les Vendéens ne poussèrent pas leur avantage. René Blachez dans son ouvrage sur Bonchamps écrit que « l'alarme s'était répandue dans la ville, presque dégarnie de troupes, et l'évacuation commençait. Malheureusement d'Autichamp, qui commandait en l'absence de Bonchamps, n'osa pas s'aventurer plus avant : mal inspiré ou mal renseigné, il rétrograda, ne laissant dans les redoutes conquises que de faibles détachements qui ne

purent s'y maintenir.» Les Républicains profitèrent de l'indécision de d'Autichamp pour contre-attaquer : selon les minutes des délibérations du district, vers 16h30, l'armée se reportait sur les Ponts-de-Cé, garde nationale en tête. C'est en tout cas ce qu'écrivent les administrateurs du Directoire du département de Maine-et-Loire aux Représentants du Peuple près l'Armée des Côtes de la Rochelle (27 juillet 1793) : « Notre position est un peu moins alarmante aujourd'hui, la bonne contenance de la garde nationale d'Angers qui eut le courage, après la déroute honteuse dont nous avons rendu compte, de marcher sur l'ennemi et de le forcer à rentrer dans les Ponts-de-Cé.

2- Les journées des 27 et 28 juillet

Si Descloseaux écrit qu'il mena la colonne et que les deux tiers des soldats « ont tourné casaque », il semble cependant que le bourg de Saint-Aubin fut réoccupé dès le soir du 26 juillet. Les Vendéens firent alors ce que les Républicains dans leur déroute n'avaient pas fait : ils coupèrent le dernier pont et s'installèrent au château des Ponts-de-Cé.

Alertés par les autorités civiles présentes à Angers, la journée du 27 vit arriver de nombreux Patriotes dans la ville. Dans la lettre citée plus haut, on lit : « le rassemblement subit qui vient de se faire à Angers où nous avons appelé les bataillons des habitants de la campagne voisine, a déterminés les Brigands d'abord à couper le Pont-de-Cé, ensuite à l'évacuer. Nous occupons actuellement la paroisse de Saint-Aubin et, sous peu, tout le Pont-de-Cé avec les fortifications que la lâcheté des Parisiens avait rendu inutiles. »

Dans sa lettre du 27 juillet, déjà citée elle aussi, Barelhier-Aubin, écrit : « Je m'empresse de remplir la tâche que je me suis imposée, en restant à Angers pendant le danger dans lequel cette ville se trouve. On nous confirme en ce moment que les Brigands qui étaient aux Ponts-de-Cé et qui ont coupé ce matin le pont pour n'être pas surpris, se sont repliés et viennent d'être remplacés par nos troupes (un détachement du bataillon de Jemappes) ; une patrouille marche sur Sainte-Gemmes-sur-Loire, où les ennemis sont sans doute en très petit nombre : ils sont au château de d'Autichamp, qui est avec eux, dit-on. La ville d'Angers commence à se rassurer et voit avec la plus vive joie les bons habitants des campagnes arriver en grand nombre. Les citoyens désirent ardemment les voir remplacer ces malheureux Parisiens, dont un bataillon entier a refusé de tirer un coup de fusil, hier aux Ponts-de-Cé. On m'apprend qu'un détachement de Châteauneuf est en route. Déjà environ 700 hommes de notre district sont arrivés, armés de fusils, brocs, fourches, etc., mais malheureusement une partie sans armes, et en ce moment il n'y en a point

à Angers. Néanmoins ces hommes ne seront point inutiles jusqu'à ce qu'ils soient armés. »

Selon le bulletin du Conseil supérieur royaliste paru le 1^{er} août 1793, dans la journée du 26 juillet, « quatre pièces de canon furent prises, une autre tomba dans la rivière ; six cents patriotes périrent dans le combat ; environ trois cents furent faits prisonniers ; un grand nombre, précipité dans la Loire, en essayant de passer ce fleuve à la nage, y trouva la mort. Le reste fuyait à toutes jambes vers Angers, lorsqu'environ quatre cents d'entre eux, croyant n'être pas poursuivis, revinrent sur leurs pas, et chargèrent notre troupe avec audace. On leur répondit avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendaient pas. Une prompte et forte décharge en mit un grand nombre hors de combat ; le reste reprit à la hâte le chemin d'Angers, et nos troupes les poursuivirent jusqu'aux portes de cette ville. On assure que le dimanche [28], dans la soirée un détachement de soldats patriotes se porta de nouveau vers les Ponts-de-Cé ; notre garde se replia pour n'être pas cernée. »

Finalement, le 28 juillet, l'adjudant-général Talot prit la tête de la garde nationale d'Angers, de Patriotes sarthois (3.000 selon le représentant de la république Philippeaux), des restes de la garnison des Ponts-de-Cé et repoussa sans difficulté les Vendéens qui abandonnèrent la rive sud de la Loire, sans être inquiétés.

La victoire vendéenne du 26 juillet n'aura eu finalement aucun résultat ; comme d'ailleurs de nombreuses victoires sans suite des Royalistes.

3- Bilan humain

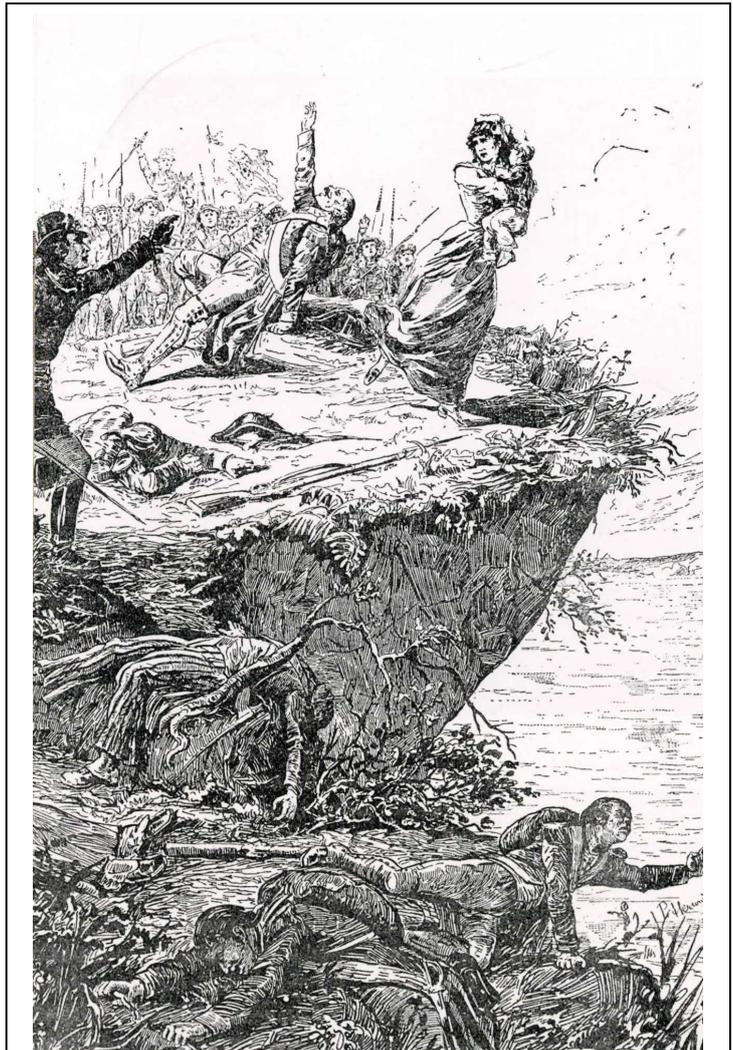
En ce qui concerne les pertes de ces journées des 26 au 28 juillet, peu de chiffres fiables existent. Cependant, il y a une exception, concernant le 8^e bataillon de Paris. En effet, une précieuse et précise étude faite par Simone Loidreau (« L'authentique histoire de la Roche de Mûrs », Revue du Souvenir Vendéen) donne pour le 8^e bataillon de Paris, 88 morts, 40 blessés, 155 prisonniers et 180 déserteurs ; soit 423 manquants.

Le soldat Poincenet du 8^e bataillon de Paris explique dans le récit des combats du 26, que « le bataillon se trouvant cerné de toutes parts n'a eu d'autre ressource que de se précipiter en bas du rocher et ... passer trois rivières ... Beaucoup ont été noyés [ou] pris à la descente du rocher. La plus grande partie a rejoint sans armes ... D'autres n'avaient plus d'habits parce qu'ils les avaient ôtés pour mieux nager. Tous ceux qui ont pu échapper ... se sont retrouvés à Angers ... Au bout de deux jours, on fit un appel exact. De mille (sont donc comptés les Parisiens des deux bataillons, 6^e et 8^e) que

nous étions ..., il ne restait plus que six cents hommes » ; soit environ 400 manquants, chiffre proche de ceux donnés par Mme Loidreau pour le seul 8^e bataillon de Paris. De fait, ayant fui sans beaucoup résister, il est fort probable que le 6^e bataillon n'eut que peu de pertes le 26 juillet...

On est loin de l'inscription du monument érigé en 1889 sur les hauteurs de la Roche-de-Mûrs : « à la mémoire des 600 Parisiens morts héroïquement pour la défense de la République le 26-7-1793 ».

De même l'histoire de l'épouse du commandant du 8^e bataillon, présente dans le camp de la Butte-de-Mûrs avec son enfant, et se jetant du haut de la falaise pour ne pas être faite prisonnière par les Blancs, n'a aucun fondement dans la réalité, C'est l'auteur Crétineau-Joly qui semble être le premier à parler de cet « événement ».



« La mort de l'épouse et de l'enfant du commandant du 8^e bataillon de Paris »



« Le saut de Santerre » à la bataille de Vihiers – 18 juillet 1793
Vitrail de l'église de l'église Saint-Nicolas de Vihiers